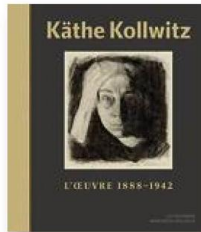


Elle dessinait, gravait, sculptait : cette créatrice allemande à la veine sociale reste méconnue en France. Une belle monographie la révèle

Käthe Kollwitz, artiste dissidente



KÄTHE KOLLWITZ.
L'ŒUVRE 1888-1942,
textes traduits de l'allemand
par Aude Vrey-Wallon
et Jean-Léon Müller,
Martin de Halleux/Käthe Kollwitz
Museum Köln, 304 p., 49 €.



Käthe Kollwitz, vers 1910. HANSE HERRMANN/KÄTHE KOLLWITZ MUSEUM KÖLN/MARTIN DE HALLEUX

HARRY BELLET

Qui, en France, connaît Käthe Kollwitz (1867-1945)? Les visiteurs, en 2012, du Musée Georges de La Tour, à Vic-sur-Seille (Moselle), qui lui consacra une petite exposition, ou ceux, en 2019, du Musée d'art moderne de Strasbourg, qui en montra une plus grande. L'artiste allemande a été plus et mieux vue en Chine! Et de son vivant, grâce à l'un des plus grands intellectuels et écrivains de son temps, Lu Xun (1881-1936), qui prisa ses créations. Elle eut aussi là-bas, bien plus tard, à Pékin, en 1979, une exposition qui eut un fort impact sur le mouvement dissident Les Étoiles, et une autre, en 2009, qui soulignait son influence sur l'art moderne chinois.

C'est que la dissidence était dans sa nature : trois jours après l'accession d'Adolf Hitler à la chancellerie, en 1933, elle co-signa avec Heinrich Mann un appel invitant à la fondation d'un front uni des socialistes et des communistes contre le NSDAP, le parti nazi. Elle est interdite d'exposition par le régime, mais, contrairement à Heinrich Mann, qui s'exila,

choisit de rester en Allemagne. Elle fait ce qu'elle a toujours fait, dessiner, graver, sculpter, pleurer ses morts (son petit-fils est tombé sur le front de l'Est, comme son fils, en 1914, dans une tranchée en Belgique) et leur ériger, à sa manière, des monuments.

C'est ce que montre la très belle, rigoureuse et nécessaire monographie qui lui consacre, en collaboration avec le Musée Käthe Kollwitz de Cologne, les Éditions Martin de Halleux. A 26 ans déjà, elle est attirée par les thèmes sociaux : après avoir tenté d'illustrer *Germinial*, de Zola, elle se concentre sur une série inspirée de la « révolte de la faim » qui fut celle des tisserands silésiens en 1844. Quatre ans de travail pour six planches en taille-douce et un résultat déjà magistral.

Suivront, entre autres, un cycle sur la guerre des paysans allemands de 1524-1525 – la première révolte populaire à s'appuyer sur des revendications précises (inspirées de Luther, qui les renia) –, des affiches qui déplaisent (l'impératrice refusa de visiter l'exposition de 1906 sur le travail à domicile, tant que son dessin montrant une ouvrière épuisée n'en serait pas retiré), un autre cycle de bois gravés, appelé « Guerre » (en 1918), mais aussi des sculptures, technique qu'elle a apprise, entre autres, auprès de Rodin. Au début des années 1930, elle est



« Autoportrait », de Käthe Kollwitz (vers 1888).
KÄTHE KOLLWITZ MUSEUM KÖLN/MARTIN DE HALLEUX

célebre. D'où la volonté des nazis d'oblitérer son travail : ses œuvres sont retirées des musées, détruites ou vendues à l'encan. Elle est morte le 22 avril 1945, quelques jours avant la fin de la seconde guerre mondiale. ■

Pierre Le Muet dans la cour des grands

C'est à un bâtisseur influent du XVII^e siècle français, l'égal de Mansart, Lemercier et Le Vau, que rend hommage l'historien Claude Mignot dans un livre publié de haute lutte

JEAN BIRNBAUM

Voici un livre aussi savant que pugnace, écrit à l'encre de l'obstination. Pour le mener à terme, l'historien Claude Mignot a dû travailler une masse d'archives mais aussi batailler avec une célèbre maison de couture française. Grand spécialiste de l'architecture au XVII^e siècle, déjà auteur de plusieurs ouvrages qui relèvent tour à tour de la recherche au long cours (*Le Val-de-Grâce. L'ermite d'une reine*, CNRS éditions, 1994) et de l'édition partagée (*Paris, 100 façades remarquables*, Parigramme, 2015), il désirait réhabiliter un artiste adulté de son vivant mais aujourd'hui oublié du grand public et souvent mésestimé par la



PIERRE LE MUET.
INGÉNIEUR ET ARCHITECTE
DU ROI (1591-1669),
de Claude Mignot,
Le Passage, 256 p., 39 €.

critique, Pierre Le Muet (1591-1669).

Connu pour un recueil de modes intitulé *Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes* (1623), Le Muet fut ingénieur du roi aux fortifications de Picardie avant de devenir un bâtisseur important, auquel on doit notamment, si l'on s'en tient à Paris, les parties hautes du Val-de-Grâce, ainsi que l'hôtel d'Avaux, où loge l'actuel Musée d'art et d'histoire du judaïsme.

Or, parmi ces réalisations se trouve aussi le somptueux hôtel Tubeuf, sis rue Vivienne, à deux pas de la Bibliothèque nationale (Richelieu), et aujourd'hui siège de la marque de luxe Celine (groupe LVMH). Hélas, pour des raisons de « confidentialité », l'entreprise avait d'abord refusé à Claude Mignot l'accès audit hôtel. Faute de pouvoir photographier ce lieu emblématique, l'historien se trouvait dans l'impossibilité d'achever son ouvrage. Lequel n'aurait pas été publié si des amis

de l'art en général, et de l'architecture en particulier, ne s'étaient mobilisés pour que les dirigeants de Celine acceptent finalement d'ouvrir leurs portes au professeur de la Sorbonne.

Sage décision, songe-t-on en contemplant le très beau volume qui vient de paraître sous le titre *Pierre Le Muet. Ingénieur et architecte du roi*. Illustré par maints documents et photographies, il retrace le parcours de l'artiste, reconstitue l'étendue de son œuvre et lui restitue sa juste place : loin d'être « un attardé ou un suiveur », Le Muet doit être considéré comme « l'un des premiers architectes-artistes de l'histoire de l'architecture française ». Bien plus, tranche Claude Mignot avec la rigueur combative qui le distingue, Le Muet s'impose désormais comme « le quatrième mousquetaire » d'une génération incarnée par ses illustres contemporains François Mansart, Jacques Lemercier et Louis Le Vau. ■

BEAUX-ARTS

Mandelbaum mis à nu

Stéphane Mandelbaum (1961-1986) fut une comète artistique, comme son contemporain Jean-Michel Basquiat : même vie très brève, même passion pour les abîmes et le danger, même prodigieux talent de dessinateur, même frénésie de création. Dessinant sur des papiers plus ou moins grands, au crayon, aux feutres et, principalement, au stylo-bille, peignant et gravant aussi parfois, Mandelbaum met à nu tout ce qui est en lui : une famille en partie assassinée dans les camps nazis, la vie sexuelle d'un jeune homme sincère jusqu'à l'obsécrite, son admiration pour Hokusai, Picasso, Pier Paolo Pasolini et Francis Bacon, l'histoire coloniale de sa Belgique natale aussi. Portraits, nus, satires, entrelacs de grivoiseries, citations virtuoses, tout lui est bon. En plus de cinq cents œuvres et documents accompagnés d'analyses attentives, ce livre est le premier qui soit à la mesure de son œuvre et de ce que, jadis, on aurait appelé son génie. ■

PHILIPPE DAGEN

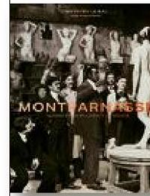
► *Stéphane Mandelbaum, une monographie*, sous la direction de Bruno Jean, Martin de Halleux, 592 p., 59 €.



Bienvenue chez les Montparnos

On les appelait les « Montparnos ». Une communauté bohème composée d'artistes venus « de l'Oural et du Mississippi », selon la formule d'un des leurs, André Salmon. Modigliani arrivait de Livourne, Soutine de Vilnius, Max Jacob de Quimper, Foujita de Tokyo... Dans les folles années 1920, tous posèrent leurs bagages carrefour Vavin, pour faire naître ensemble l'art moderne. Galerie à Montparnasse, il fait revivre ici les quelques dizaines d'années où ce petit quartier parisien, autour du Dôme, de La Rotonde et du Sélect, fut un creuset exceptionnel, avant de perdre son âme dans les années 1960. Pas de révélation majeure, mais une jolie traversée d'un demi-siècle d'art, doublée d'une superbe galerie de portraits, le tout richement illustré de photos anciennes et surtout de tableaux. L'occasion, aussi, de découvrir quelques « Montparnos » moins connus que d'autres, comme l'australien Edouard Goerg et la Roumaine Irina Codreanu. ■ DENIS COSNARD

► *Montparnasse. Quand Paris éclairait le monde*, de Mathieu Le Bal, préface de Jeanine Wamod, Albin Michel, 400 p., 59 €.



ARCHITECTURE

Potential de la terre crue

La religion du béton armé qui s'est développée avec l'avènement de la société industrielle a longtemps fait oublier les qualités de la terre crue. Dans un contexte où l'urgence climatique oblige à reconsidérer nos manières de construire, ce matériau aux vertus écologiques évidentes (disponible, peu gourmand en énergie, faiblement émetteur de CO₂) reprend du galon. *Habiter la terre*, de Jean Dethier, destiné à un public de profanes, donne la mesure de son potentiel. Magnifiquement illustré, il réunit des centaines de constructions fascinantes, issues de toutes les époques, de tous les continents : de la cité yéménite de Shiham (XVI^e siècle), de la grande mosquée de Djenné, au Mali (1907), aux habitats ruraux allemands du XIX^e siècle, en passant par un ensemble d'ouvrages contemporains réalisés par des architectes lauréats du prix

Pritzker... Évitant l'écueil de l'exotisme, le livre se place sur le terrain de l'information (techniques de construction, atouts et limites du matériau...), mais cherche aussi à faire rêver. L'enjeu pour ses auteurs est avant tout militant : lever les freins encore puissants qui entravent le développement de la filière, provoquer le basculement d'une « écologie de la réparation », cristallisée sur la question de l'isolation thermique, à une « écologie de fondation ». ■ ISABELLE RÉGNIER

► *Habiter la terre. L'art de bâtir en terre crue*, de Jean Dethier et al., Flammarion, 512 p., 45 €.



Jean Nouvel, non conventionnel

Toute l'œuvre de Jean Nouvel dans un seul livre. Ou plutôt, toute sa vision. Car il s'agit moins d'un livre d'architecture au sens classique du terme que d'un gigantesque moodboard qui évoque les projets les plus célèbres du lauréat du prix Pritzker 2008 : de l'Institut du monde arabe, à Paris, au futur complexe hôtelier d'Al-Ula, en Arabie saoudite, des logements Nemausus de Nîmes au Musée Reina-Sofia de Barcelone, de la tour sans fins, jamais bâtie à la Défense, à la tour 33W53 finalement réalisée à New York, du Louvre Abu Dhabi au Musée national du Qatar... 6,7 kilos d'images au total : dessins d'artistes, photos de matières et de détails d'intérieur, d'impressions météorologiques. Tout sauf des représentations d'architecture conventionnelles. L'objet parfait, en somme, pour témoigner de cette œuvre qui aura symbolisé de manière exemplaire le moment, à cheval entre le XX^e et le XXI^e siècle, où l'architecture s'est fondue dans l'ordre spectaculaire. ■ L. R.

► *Jean Nouvel par Jean Nouvel, 1981-2022*, avec Philip Hoddis, en anglais et en français, Taschen, 784 p., 150 €.

